



# POLOGNE LITTÉRAIRE

REVUE MENSUELLE

Nr. 33

Varsovie, 15 juin 1929

Quatrième année

Direction: Varsovie,  
Złota 8, tél. 132-82;  
administration, publi-  
cité: Boduena 1,  
tél. 223-04

Succursale d'admini-  
stration: Paris, 123,  
boul. St. Germain,  
Librairie Gebethner  
et Wolff

Abonnement d'un an:  
4 francs suisses

## „The Apple Cart” à Varsovie

Avant toute autre scène, le Théâtre Polonais monte la dernière pièce de G. B. Shaw

Je ne suis pas sans savoir ce qu'il y a de peu gentil et de périmé dans la coutume de discuter sur l'âge de notre prochain. Tout écrivain, d'ailleurs, a l'âge qu'il paraît: c'est ainsi au moins qu'on pourrait travestir le proverbe généralement connu. Cependant, j'ai de la peine à ne pas commencer ce compte-rendu par une allusion à l'état civil, à ne pas noter un fait si rare et si réconfortant pour les gens de lettres, qui pourraient se sentir plutôt attristés en observant par-ci par-là quelques cas contraires. Disons-le donc carrément: l'auteur de la comédie dont je vais parler a soixante-dix ans sonnés. En considérant le domaine de la littérature, je n'y trouve rien d'analogue. Goethe et Anatole France ont joué avec sérénité des fruits de leur belle réputation. Seul Voltaire, peut-être, tout vieux, continua à vivre, sa plume à la main, luttant jusqu'au bout, ironisant, construisant et démolissant. Mais lui non plus, à cet âge-là il n'écrivait plus de comédies. Quant à Shaw, le moyen, je vous en prie, de négliger cet héroïsme d'écrivain, consistant dans le fait que ce vieux bonhomme dont la verdure participe du miracle, au lieu de se

de se plaindre de la nullité de l'action. L'action? n'est-ce pas justement tous ces propos qui se heurtent, propos acérés, débordant d'intelligence et d'humour?

Et puis, considérons que le sujet lui-même, — le pouvoir, la démocratie, le peuple, le socialisme, — le sujet, dis-je, en est un qui se prête difficilement à un renouvellement, et les meilleurs mots à effet qu'il suggère ne paraissent quelquefois que de vieilles rengaines. Et cependant, Shaw trouva à dire là-dessus des choses intéressantes et qui le sont doublement, vu que tous les coups visant l'idole de la souveraineté du peuple y sont portés par un vieux champion du socialisme. Pas un seul monarchiste des plus ardents n'a composé une apologie de la royauté aussi persuasive; pas une seule féministe des plus passionnées n'a entrepris une apologie de la femme aussi hardie. Le seul élément actif qui s'emploie à assurer l'existence de l'Etat est représenté dans la pièce par deux femmes-ministres et un roi. Tous les autres personnages ne sont qu'un ramassis d'imbéciles ou de vauriens. Et les paroles donc, et les idées? Chaque fois qu'on prononce une parole auguste, tout le

qui se passe „dans un avenir rapproché”. Cette pièce comporte deux plans: l'un d'eux est celui de l'humanité en général,

un adversaire terrible. Ce roi représente la continuité d'une idée puisqu'il est permanent; il représente aussi l'intégrité

ment lui, le roi, qui seul est capable d'endiguer le flot montant de la révolution. Et surtout au milieu de tous ces personnages masqués, costumés, ce roi c'est l'Angleterre, tandis que tous les autres ne sont que „Léviathan”.

Mais dans cette lutte qui se rengage chaque jour les chances sont inégales. Le roi porte la charge de toute l'impopularité attachée à sa dignité qu'on a accoutumé d'identifier avec la tyrannie; eux, ses adversaires, sont armés de toutes les maximes démocratiques qui passent pour l'essence même de la liberté. Ce qui les fait enragés surtout, c'est le droit de „veto” qu'a le roi. S'ils arrivent à le lui arracher, ils seront seuls à jouir du pouvoir. Or, ce droit est un vestige du passé prodigieusement impopulaire! Malgré que les rôles aient changé, malgré que le roi ne profite de son droit que pour défendre le peuple contre le brigandage des grands industriels, on est toujours sûr de gagner la partie contre lui en lançant ces mots d'ordre à effet infailible: „le peuple, la démocratie, la constitution, la liberté”... Le président du Conseil Protée présente au roi un ultimatum: ou bien celui-ci abdiquera

les plus belles périodes! Protée met en jeu toutes ses facultés oratoires et, la voix gonflée de larmes, prononce un discours où il fait au roi ses adieux avec toutes les cérémonies d'usage. Le roi l'écoute, un petit sourire énigmatique aux lèvres. „Mais, excusez, Messieurs, nous ne nous quittons point définitivement, je ne renonce pas à ma carrière politique, au contraire, je compte y entrer pour de bon”. — „Comment l'entendez-vous donc?” — „Mais, j'abdique en faveur de mon fils tous mes titres et toutes mes dignités, et je me présente aux prochaines élections dans ma circonscription”... Le président du Conseil pâlit: ce roi, inoffensif sur son trône, pourrait bien devenir extrêmement dangereux en qualité de député, de chef de parti. Les ministres sont désappointés, et Protée s'empresse de déchirer son ultimatum. Tout restera comme par le passé, la crise politique est conjurée.

Voilà le résumé du premier et du troisième actes que remplit presque entièrement une discussion politique. Le roi, un des raisonneurs typiques des comédies shawiennes, placé sur le trône par le caprice de l'auteur, nous charme



phot. Brzozowski

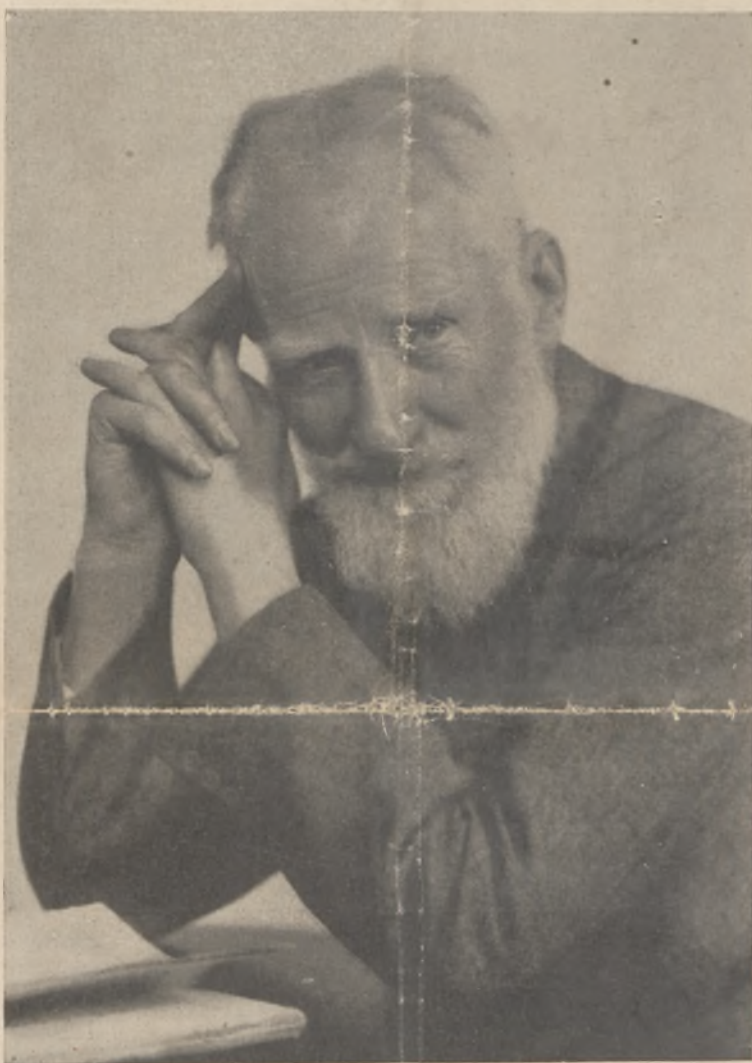
King Magnus and Boanerges  
(KAZIMIERZ JUNOSZA-STĘPOWSKI and BOGUSŁAW SAMBORSKI)

laisser encenser dans une attitude figée, esquisse un pas de danse en montant sur le tréteau, et qui sait produire, encore, dans un genre littéraire des plus dangereux, des choses inédites d'une fraîcheur admirable.

Et avec quelle conscience il court ce risque! Aucune tentative d'esquiver sa tâche. Prenons au hasard le premier acte. Voici plusieurs personnes qui s'asseyent en scène l'une à côté de l'autre et qui parlent. Cela dure un quart d'heure, une demi-heure, et puis cela continue encore... Et le public est là qui écoute avec une attention soutenue, et personne n'a l'idée

monde s'esclaffe de rire, des deux côtés de la rampe indistinctement.

Cela ne veut pourtant pas dire que Shaw se soit fait une infidélité à lui-même. Bien au contraire, ce qu'il y a toujours eu de plus essentiel dans son acte de foi c'a été le culte de l'homme. Les idées ne sont rien: on peut les défigurer et les déguiser tant qu'on veut: c'est l'homme qui est tout. Que, dans la comédie de Shaw, cet homme se trouve par hasard présent sous le dais qui surmonte son trône et qu'il soit absent parmi les représentants du peuple, ceci résulte de la conception même de la pièce



G. B. SHAW

l'autre est purement anglais. La domination anglaise sur l'univers, sa suprématie commerciale, a atteint son plus haut point. L'Angleterre n'est plus qu'un parasite vivant aux dépens du monde entier. Ses habitants, comblés de toute sorte de biens, se désintéressent complètement des affaires publiques. Aucun de ceux qui ont quelque mérite ne s'occupe tant soit peu de politique, chose vilaine entre toutes. Le Conseil des ministres n'est qu'une bande d'individus qui d'ailleurs font semblant de gouverner. Pour ce qui est dans la réalité, le pays est gouverné par un monstre omnipotent: un trust industriel. Celui-ci ne prend en considération que ses intérêts égoïstes dissimulés derrière la façade de la „démocratie”.

En face d'eux se dresse le roi. C'est un roi dont le pouvoir est extrêmement limité, mais qui, de par le fait seul de la stabilité de ses fonctions et de ses aptitudes personnelles, est, pour cette clique,

n'étant point obligé de se pousser dans le monde; il a des vues larges, puisque c'est du haut de sa situation qu'il envisage toute chose. Et c'est grâce à un paradoxe, si cher à Shaw, que ce roi devient, par la force des choses, un tribun du peuple. Ses privilèges les plus contraires à l'esprit du siècle, son droit de „veto” lui ont fait des démocrates deviennent le seul refuge du peuple contre le monarchisme avide et absolutiste du „Léviathan”. Car, dans cette singulière contestation, tous les travers les plus décriés de l'ancien monarchisme sont devenus l'apanage des représentants du peuple. C'est à eux que sont échus en héritage la corruption, le népotisme et le système protectionniste; ce sont eux qui ont leurs flagorneurs; ce sont eux qui sont aussi aveuglés que les monarques d'antan. Ils ne voient point la révolution qui s'approche. Celui qui la voit venir de son poste élevé, c'est le roi. Et c'est juste-



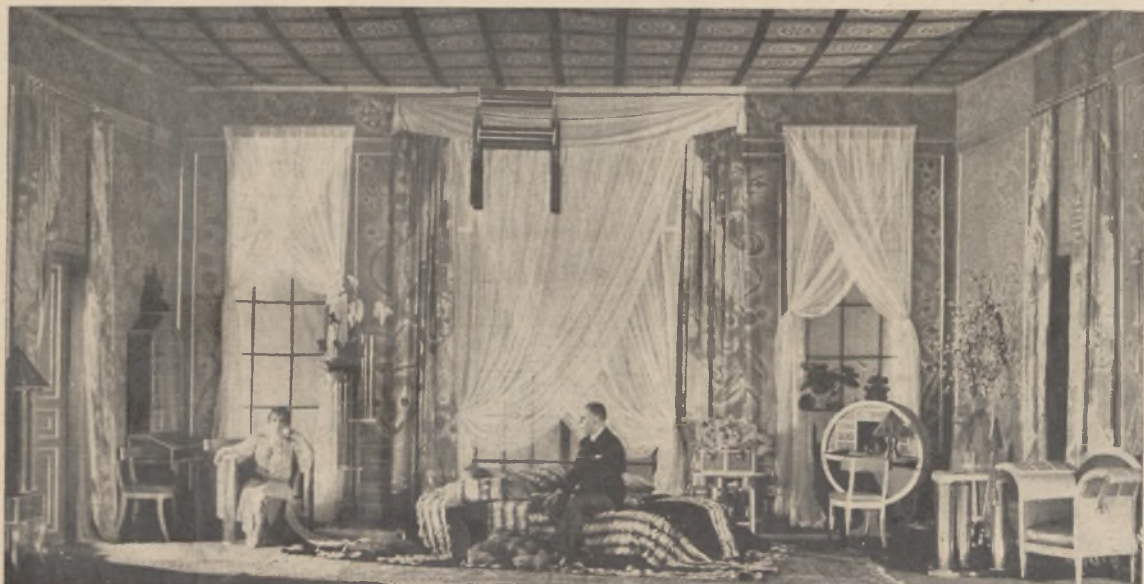
phot. Brzozowski

King Magnus and His Favorite Orinthia  
(KAZIMIERZ JUNOSZA-STĘPOWSKI and MARJA PRZYBYŁKO-POTOCKA)

ses droits, ou bien le Conseil en appellera au peuple. C'est au peuple de disposer et de choisir entre la constitution et le despotisme. Mais le roi n'est pas dupe de ce marché. Il n'accepte pas de jouer la partie qui, dit-il, aboutirait à sa défaite si elle était gagnée, et à son anéantissement, si elle était perdue. Le roi donc choisit d'abdiquer en faveur de son fils. Le président du Conseil chante victoire: c'est que le jeune prince de Galles se prêtera à toutes ses volontés avec plus de souplesse que ce vieux rusé de lui qui connaît si bien tous les dessous de la politique. Alors, en avant

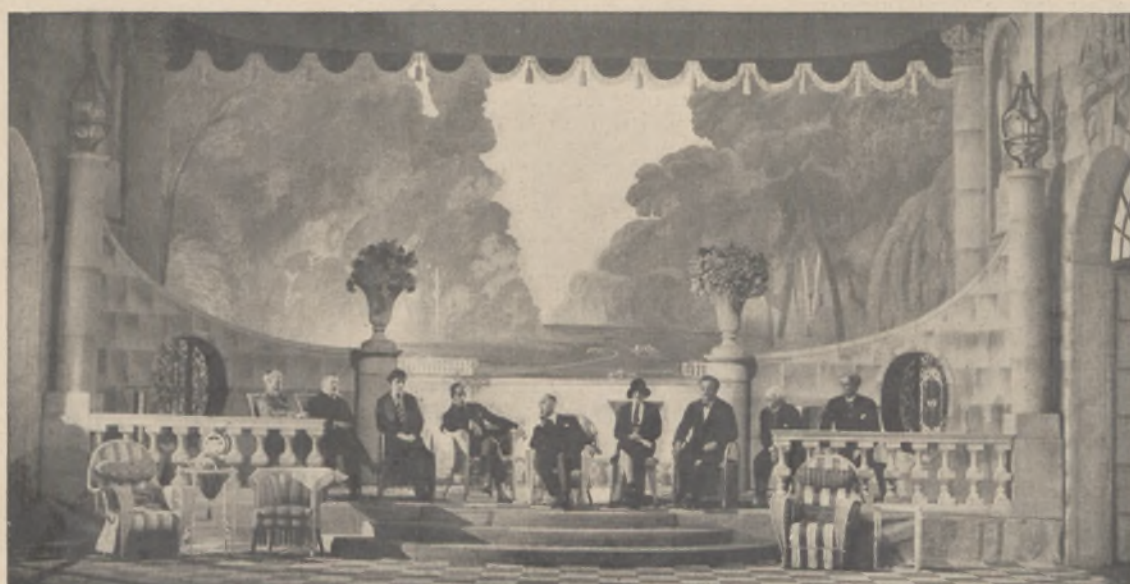
de son intelligence et de sa sagesse, de son humanité, de son scepticisme et de sa grâce. Il remporte sur ses ennemis politiques des victoires faciles, trop faciles à notre gré. Car, il faut bien le dire, Shaw a un peu simplifié sa tâche en faisant de ses représentants du peuple un tas d'imbéciles si monstrueux que lui seul socialiste émérite a pu prendre une telle liberté. Le marquis de Flers, lui, se croyait tenu à plus d'impartialité.

Le deuxième acte est une sorte d'intermède où l'on nous représente le roi dans sa vie privée, aux prises avec sa „favorite”. Et, de même que dans les



phot. Brzozowski

King Magnus in Orinthia's Boudoir



phot. Brzozowski

The Meeting of the Cabinet on the terrace of the King's Palace

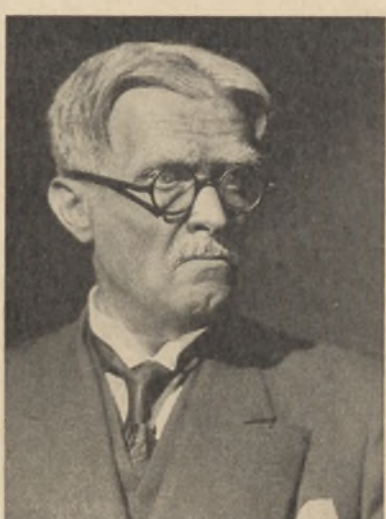




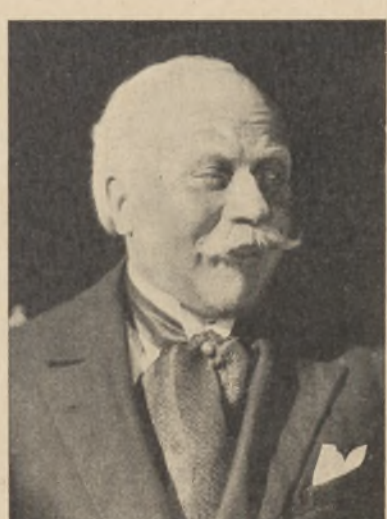
Proteus, the Prime Minister  
(GUSTAW BUSZYŃSKI)



Nicobar, Minister of Foreign Affairs  
(LUDWIK FRITSCHKE)



Balbus, the Home Office Secretary  
(JULIAN KRZEWINSKI)



Plinius, the Chancellor of Exchequer  
(HENRYK MAŁKOWSKI)



Crassus, the Minister of Colonial Affairs  
(KAZIMIERZ SZUBERT)



Boanerges, the Secretary of Trade  
(BOGUSŁAW SAMBORSKI)



Lysistrata, the Electromistress General  
(EWA KUNINA)

deux autres actes nous avons vu tous les anciens attributs de la royauté passer dans le camp des représentants du peuple: nous voyons ici la royauté d'antan se nicher partout ailleurs que dans la personne du roi, que dans cet homme doux et intelligent, mais qui manifeste des goûts on ne peut plus bourgeois. Sa maîtresse, une ancienne bourgeoise, rêve aux splendeurs du trône, aux délices d'humilier la vile populace, aux fêtes et aux jouissances.

Et c'est là que se place une scène dans le genre très shawien. Le roi s'arrache aux étreintes de sa maîtresse pour n'être pas en retard chez lui à l'heure du thé. Or la reine n'aime pas à attendre son époux, et le roi tient particulièrement à l'accomplissement régulier de ce rite journalier. Mais sa maîtresse, furieuse, le garde de force, le renverse sur un canapé, piétine son corps royal, jusqu'à ce qu'enfin, tous deux, ils s'écroulent sur le parquet et s'y roulent. Puis le roi, échevelé, les vêtements pleins de poussière, se lève de terre pour apprendre de son chambellan que Sa Majesté la reine l'attend devant sa tasse de thé.

Inépuisable dans ses saillies riches d'idées, Shaw imagine à la fin de sa pièce la farce que voici. Au moment où le roi et son épouse prennent tout bourgeoisement leur thé, l'ambassadeur des Etats-Unis paraît en demandant au roi une audience immédiate pour une affaire d'une extrême importance. Les Etats-Unis, dit-il, avec emphase, se sont séparés de leur métropole et ont proclamé leur indépendance. Maintenant, ils s'en repentent désirant annuler la déclaration de l'indépendance et se soumettre à l'Angleterre. Bien sûr, ils comptent le faire conformément aux principes modernes d'autonomie. La reine à cette nouvelle est prise d'un délire patriotique; quant au roi, il écoute tout confus, le front rembruni. Il comprend très bien ce qui se dissimule sous ces phrases fleuries: c'est „le Léviathan". Si les deux puissances venaient à se fondre, il est évident que l'Amérique qui représente des affaires commerciales plus importantes que son associée ne ferait de celle-ci qu'une bouchée. C'est une fusion de sociétés par actions. „C'en est fini de l'Angleterre", dit le roi.

On suit cette pièce de Shaw avec un intérêt passionné d'abord à l'actualité des questions que l'auteur y soulève. Elle apporte une précieuse contribution à la grande revision des idées qu'on est en train d'entreprendre dans le monde entier. Des mots, des formules ont vieilli, leur contenu idéologique s'est tantôt perdu et tantôt transformé. Et puisque les hommes, pour s'entendre mutuellement, se servent toujours de formules, il en résulte des confusions qui, bien des fois, rendent leur entente complètement impossible. L'humanité cherche donc pour s'entendre des symboles nouveaux et elle procède à la revision des anciens. La poursuite des mensonges qui s'y sont accumulés n'a jamais eu plus d'importance qu'en ce moment.

Voilà comment il faut interpréter cette pièce du vieux champion de la liberté, une pièce qui pourrait sembler réactionnaire au gré de quelques-uns, et qui, au fond, prêche ardemment le progrès.

Boy-Zelenki.

Das Polnische Theater Arnold Szyfman in Warschau brachte, so berichtet unser Korrespondent, gestern die Uraufführung der neuesten Komödie von Bernard Shaw heraus, die in der polnischen Übersetzung „Der grosse Jahrmarkt", in der deutschen „Der Kaiser von Amerika" betitelt ist. Man gab sich alle Mühe, sich der Ehre einer solchen internationalen Premiere würdig zu erweisen, und hatte für die Titelrolle in Junosza-Stepowski, der vielen als der beste lebende polnische Schauspieler gilt, einen besonders geeigneten Träger zur Verfügung. Die polnische Presse hatte seit Wochen das literarische Interesse auf Shaw konzentriert, und unter den Zuschauern sass auch der polnische Staatspräsident, Professor Moscicki. Trotzdem hatte der politische Schwank nur einen bescheidenen Achtungserfolg.

Das Thema bilden die Schwächen der demokratisch-parlamentarischen Monarchie englischen Stils, die sich aber allen Bissigkeiten des Autors zum Trotz am Ende bewähren. Der kluge Monarch, der sich nur bei seinen beiden Frauen als schwach erweist, ist den Parteihauptlingen in seiner verfassungsmässigen Rolle schliesslich sehr angenehm, droht er doch, falls man ihn zur Abdankung zwingen sollte, mit der Aufstellung seiner eigenen Parlamentskandidatur. Das alles wird leider zu ausführlich hin und her diskutiert. Shaw hat offenbar selber das Gefühl gehabt, es reiche nicht recht zu einer Komödie und fügte daher einen ganzen Akt mit Dialogen zwischen König und Favoritin ein, der aber nur ermüdet, und eine witzige Szene, in welcher der amerikanische Botschafter die Rückkehr seines Landes in das britische Weltreich anmeldet, ohne damit einen rechten Anschluss an das Hauptthema zu finden.

Für die deutsche Aufführung wäre das Stück sicher durch entschlossene Streichungen zu retten, während man in Warschau den grossen Iren als Respektsperson behandelte, war er nun einmal nicht verträglich.

(B.: „Berliner Tageblatt", 15.6.1929).

Cette pièce, extrêmement difficile à jouer pour arriver à la fois à être dans la note voulue par l'auteur et à intéresser le public, a été magnifiquement présentée au Théâtre Polski, dont le directeur, M. Arnold Szyfman s'est surpassé à cette occasion. La mise en scène est parfaite. Dans ces décors tout à fait au point, les acteurs ont bravement assumé leur tour de tâche: M. Junosza-Stepowski (le roi Magnus), Mme Marja Przybytko-Potocka (la favorite), M. Bogusław Samborski (le démagogue Boanerges) ont été particulièrement applaudis.

L'élite de la société varsoviennne et notamment le président de la République polonaise, M. Ignacy Moscicki, ont accueilli très favorablement la pièce, mais il est évident que, en dehors de l'attrait suscité par un nom aussi connu que celui de Shaw, la sympathie allait surtout aux interprètes.

(„Comœdia", 17.6.1929).

Mr. Bernard Shaw's long-expected play, „The Apple Cart", was performed last night at the Polski Theatre.

All the seats had been booked two days in advance, and the house was crowded. The members of the audience had been especially asked to wear evening dress; the President of the Republic, his Ministers, and members of high Polish society were present, and the occasion had, in general, the atmosphere of a gala performance.

The audience gave the play a splendid reception. The anti-democratic idea that runs through it and its criticism of Parliamentary government had a particular appeal; and the chief actor in it said afterwards that the play looked as if it had been especially written for Poland.

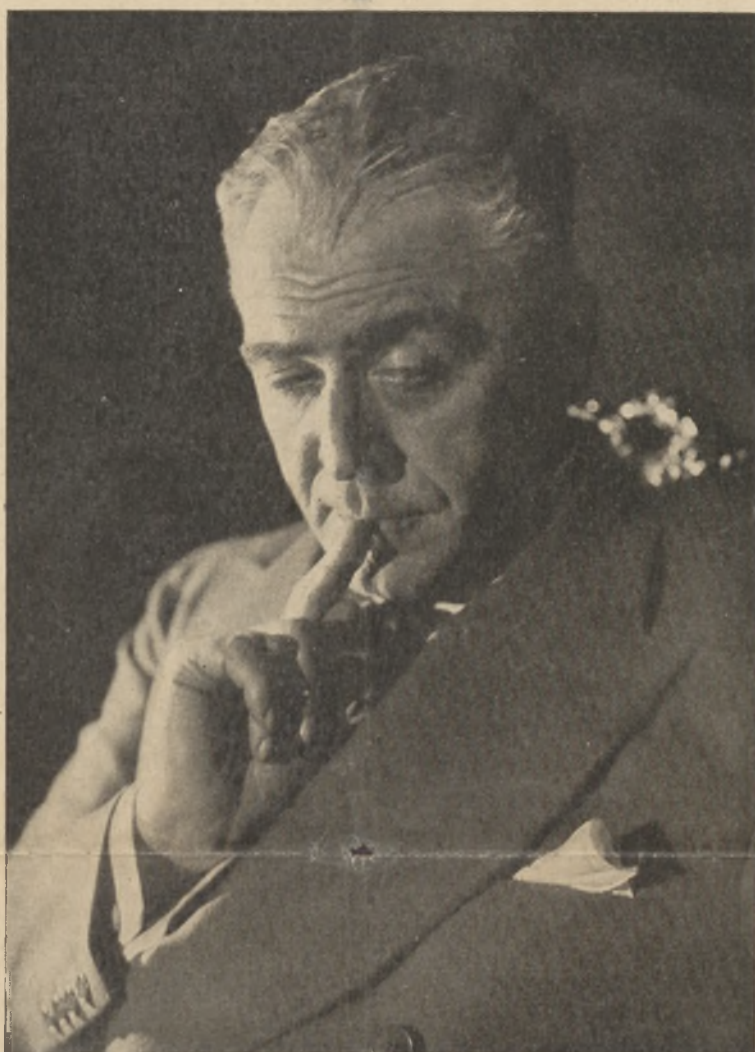
As a matter of fact, „The Apple Cart" is less witty than many of Shaw's plays. The majority of the characters are rather unreal and uninteresting; and only the parts of the King and of Orinthia gave real opportunities for acting. Both these parts were played brilliantly. Mme Marja Przybytko-Potocka gave a beautiful display of her artistic qualities; and M. Stepowski, as the King, brought the house down in the first and last acts.

The audience also cheered the acting of M. Samborski as a red-bloused Minister of Trade; and another popular character was a Foreign Minister who looked strikingly like Sir Austen Chamberlain. The general staging and production were excellent, and Mr. Sobienski's rendering of Shaw's dialogue into perfect Polish is wholly admirable.

The President, M. Ignacy Moscicki, seemed very pleased with the play, and said: „I shall be leaving Warsaw tomorrow with Mr. Shaw's philosophy in my head". The professional critics, however, are divided as to the merits of the play and its probable success.

(„Daily News", 17.6.1929).

The first night of Mr. George Bernard Shaw's new play, „The Apple Cart", took



King Magnus  
(KAZIMIERZ JUNOSZA-STEPOWSKI)

place at the Polski Theatre here to-night. The translation used was that by M. Sobienski.

The brilliant audience included members of the British Legation, of the British colony, and of the diplomatic corps, and several Polish Cabinet Ministers. Many of Poland's best-known authors and

cuous success. It contains, according to the Warsaw Press, a series of most brilliantly witty dialogues, which fascinate and captivate the audience's attention from beginning to end.

(„Daily Telegraph", 14.6.1929).



King Magnus, His Queen Jemima and the American Ambassador, Mr. Vanhatten  
(KAZIMIERZ JUNOSZA-STEPOWSKI, HELENA SULIMA and FRANCISZEK DOMINIĄK)

Comme „Figaro" l'a annoncé, c'est à un grand théâtre polonais de Varsovie que M. Bernard Shaw a réservé le droit de jouer sa dernière pièce, encore complètement inédite: „The Apple Cart". Adaptée par un écrivain de talent, M. Florian Sobienowski, la nouvelle pièce de M. Bernard Shaw est une comédie politique, et bien que l'auteur place l'époque de son action dans la deuxième moitié du vingtième siècle, l'oeuvre est d'une haute actualité, puisqu'elle aborde les problèmes multiples et complexes de la vie publique de l'Europe d'aujourd'hui. Le sujet de la comédie est le conflit entre le Roi et le Conseil des ministres relativement à la crise du pouvoir. Comme dans toutes les oeuvres de Shaw, bon nombre d'épisodes et de fragments sont une satire terrible contre l'Angleterre, ainsi, d'ailleurs, que contre l'industrie, le commerce, les finances, les moeurs, la vie sociale et publique non seulement de l'Angleterre, mais du monde entier, dans lequel le conflit du pouvoir joue, depuis un certain temps, un rôle essentiel.

„The Apple Cart" possède une série de brillants rôles masculins, parmi lesquels le grand rôle du roi Magnus, interprété par M. Junosza-Stepowski. Le rôle de la favorite royale est joué par Mme Przybytko-Potocka, qui est considérée, à juste titre, comme la plus brillante comédienne polonaise de nos temps.

On doit noter qu'en réservant sa nouvelle pièce à un théâtre polonais avant toute autre scène européenne, M. Shaw a voulu marquer de la sorte sa sympathie au monde dramatique polonais, dont il apprécie hautement le degré de développement et la culture artistique très originale et profonde.

(St. A.: „Figaro", 20.6.1929).

The general level of the performance was very high indeed, and the play is not likely to find a better interpretation in London. The verdict of the Polish audience, which included the President of the Republic, was distinctly favourable.

The afternoon and evening papers devote an unusual amount of space to the criticism of last night's première of Bernard Shaw's new play, „The Apple Cart". This is on the whole uncommonly favourable, and the play is described as a series of most brilliantly witty dialogues which fascinate and captivate the audience's attention from beginning to end.

As the leading motive of the play is to shatter belief in modern political systems, especially Socialism, it is thought strange that Shaw, who is regarded here as one of the spiritual fathers of the British Labour Party, should write such a play. It becomes evident that Shaw is above all a thinker and a philosopher and not a doctrinaire.

(„Morning Post", 17.6.1929).

The production is splendid. It could not be better, although it is a very difficult play to get across. The whole cast worked bravely and entered into the spirit of the discussion, relying solely on the words of the play, since there is so little action; it was not easy to sit still and let the text roll out smoothly with meaning. Three players stood out from the rest. M. Junosza-Stepowski, as the King, resisted all attempts to overplay his role, and gave a somewhat quiet, almost understated, reading of the part. Orinthia, played by Mme Marja Przybytko-Potocka, was gloriously glamorous, golden, and splendid for her thankless part — the poised and beautiful royal favorite with brains: while the demagogue Boanerges was a great big bear with a mobile cinematic comic face and a supreme contempt for polite society manners, played by M. Bogusław Samborski.

The audience followed the play with great interest, especially the first act, applauding and breaking out into hearty laughter at several typically Shawian jokes. They gave a great ovation to the players at the end of the first act. The scenery, which is really beautiful and just right, from the formal office to the pale green favourite's boudoir and the lovely terrace, all in the King's Palace, was also applauded.

All in all, it was a triumph for the producer, the players, and the director, M. Arnold Szyfman, but whether it was a triumph for M. Shaw the English production will tell.

(„The Observer", 16.6.1929).

The play was very warmly received on Friday night by a distinguished audience. The President of the Republic occupied a box near the stage, and was obviously delighted by many of the political witticisms. The interest sustained throughout appeared to reach its highest pitch in the long first act, which was played with admirable gusto. In general it must be said that the political appeal of the play was greatly to the taste of an audience so familiar, as to-night, with the problems of personal government.

The rendering of fundamental English parts always places a strain on the most talented of Continental performers; but the team collected by M. Szyfman, the enterprising Director of the Teatr Polski, gave manfully of its best, and the general result must be described as conspicuously successful.

(„The Times", 17.6.1929).

Das Warschauer „Teatr Polski", hat gestern Bernard Shaws neues Stück „Der Kaiser von Amerika" mit aller Achtung, Sorgfalt und Ehrerbietung herausgebracht, die sich für die Weltpremiere eines Ausländers gehört. Es war sogar reichlich zu viel Ehrerbietung. Denn die gut 3 1/2 Stunden füllende Diskussion dieser drei politisch-psychologischen Schwankakte wären nur durch kräftige respektlose Kürzungen zu einer leidlichen Bühnenuwirkung zu bringen.

Die allzu engen Probleme der parlamentarischen Demokratie werden von dem undoktrinären alten Iren am Exempel der englischen verfassungsmässigen Monarchie abgewandelt, bissig-witzig bespiegelt und zum Schluss in geradezu konservativer Resignation ungelöst gelassen. Ein wohlherzogener Monarch, der Shaws Aphorismen zum besten zu geben hat, erweist sich in seinen verfassungsmässigen Funktionen als unentbehrliche Stütze der Fraktions-Partei und Gewerkschaftshäupter. Die Neigung, seine Rolle noch weiter einzuschränken, treibt er ihnen mit Drohung aus, dass er dann abdanken und selbst den Parlamentarier spielen werde. Vor dieser Aussicht schreckt alles zurück. Die geltende Verfassung triumphiert. Die vereinigten Staaten von Amerika melden kurz vor Schluss des Stückes sogar noch ihren Wiedereintritt in das britische Imperium an. Der tüchtige König aber zeigt sich zum Schluss bei der Königin und schon vorher den ganzen zweiten Akt hindurch bei seiner Freundin als ein ziemlich schwächlicher Mann, wie nun einmal alle Männer es — nach Shaw — Frauen gegenüber sind.

Leider zeigt sich in dieser Diskussion zwischen König und Herzensdame, die ein Drittel des Stückes füllt, nicht nur der Monarch, sondern auch der Dichter etwas schläfrig. Auch die Kabinettsitzungen des englischen Ministerrats sind ein wenig lang und unfurchtbar. Hätte nicht der Name des berühmten Autors auf dem Theaterzettel gestanden, so hätte sich das ziemlich verwöhnte Warschauer Premierenpublikum, in dessen Mitte man auch den polnischen Staatspräsidenten, Professor Moscicki, sehen könnte, kaum zu dem höflichen Beifall bereit gesehen, denn es sich schliesslich mit Mühe abrang. Gespielt wurde es ganzen nicht schlecht und von Träger der Hauptrolle, Junosza-Stepowski, sogar hervorragend. Die parlamentarischen Minister hielten sich allerdings, trotz Chamberlain und Lloyd-George - Masken, mehr an polnische als an englische Vorbilder. Herauszureisen war das Stück, das Shaw im überraschenden Abstieg zeigt, auch damit nicht.

(J. B.: „Vossische Zeitung", 15.6.1929).



# Les danses polonaises

## vues par Zofja Stryjeńska

Comme tous les Slaves, les Polonais aiment la danse. Leur grâce, leur adresse, leur prédilection pour les exercices propres à développer l'agilité et la souplesse du corps en font des danseurs nés. D'autre part, leur vivacité, leur gaité insouciant, leur faculté de s'abandonner au moment présent impriment à leur danse un caractère de vigueur, d'ardeur et de passion qu'on ne rencontre que chez un nombre de peuples très restreint. Quoi qu'il en soit, la danse a joué dans

d'une façon inimitable la polonaise dans son „Messire Thadée”, Reymont, des danses d'une noce paysanne, dans ses „Pay-sans”, et une polonaise, dans son „Année 1794”.

Des peintres polonais ont peint aussi bien des fois les danses polonaises, surtout la polonaise et le mazour. Axentowicz a fixé sa miroitante vision d'„oberek”, dansé avec une rapidité vertigineuse devant une chaumière de la Mazovie, aux sons d'un violon, d'une contre-

lustrations d'un conte un peu libre de Kazimierz Tetmajer: „Comment une bonne femme berna le diable”, nous trouvons deux petites vignettes de Mme Stryjeńska, blanc et noir, représentant un trio de montagnards dansants, une femme et deux hommes. Malgré leurs dimensions si restreintes, ces vignettes peuvent être comptées parmi les œuvres les plus achevées de Mme Stryjeńska, grâce à la beauté de leur composition ornementale, à la perfection du rythme des taches et des lignes, au naturel des gestes et des attitudes, à l'art suprême de marquer le comique dans l'expression du visage. De plus, ce qui est encore une chose très remarquable, Mme Stryjeńska a réussi à découvrir aussi bien dans cette danse de montagnards que dans celle des bonnes femmes (un dessin faisant partie des

rubans et d'une énorme aigrette de plumes de paon; il lève la main droite d'un geste plein d'abandon. La danseuse porte une imposante coiffe garnie de rubans, une guimpe fendue sur la poitrine; elle est fraîche et gaillarde, charnue, potelée, vermeille, elle appuie la main gauche à la hanche, tandis que de la main droite elle pince sa jupe raide d'empois et montre toutes ses dents à son danseur dans un large rire plein de coquetterie. Et voici la polonaise. Le danseur portant une large coiffure à aigrette de plumes de héron (la „konfederatka”), une robe à l'orientale (le „kontusz”), ceinturé d'une écharpe lamée d'or, chaussé de bottes à revers de maroquin cramoisi, un sabre oriental („la karabela”) au côté. De la main gauche il frise sa longue moustache grise, tandis qu'il présente la droite à sa

dowski”, la polonaise et le krakowiak des panneaux parisiens ne font que pré-luder à une œuvre dont Mme Stryjeńska vient de nous enrichir et qui se compose d'une série d'aquarelles réunies sous le titre de „Danses polonaises” (éd. „Dru-karnia Narodowa” — „Imprimerie Nationale”).

Dans chacune de ses aquarelles Mme Stryjeńska présente une sorte de monographie de l'une des danses polonaises. Avec un merveilleux sens des particula-

des biens de la culture d'une classe sociale à une autre!

Voici encore l'aubergiste et sa femme exécutant la danse „juive”. Une danse de pure invention d'ailleurs, vu que, chez les Juifs orthodoxes, il est expressément défendu aux hommes de danser avec les femmes. Mais avec quelle perfection Mme Stryjeńska a rendu ici la raideur et la gaucherie des mouvements qui caractérisent les personnes peu habituées aux exercices physiques. (Cette rai-



STRYJEŃSKA: Mazur



STRYJEŃSKA: Polonaise



STRYJEŃSKA: Kolomyjka

la vie polonaise d'autrefois un rôle très important et elle continue à le jouer de nos jours dans la vie du peuple polonais.

L'histoire des danses polonaises reste encore à écrire. Parmi les danses anciennes, celle qui nous est le mieux connue c'est la polonaise. Les étrangers admireraient la grâce que les Polonais déploient à l'exécuter. Un Français qui a vu danser la polonaise au début du XVII-e s. dit à ce propos: „Je n'ai vu jamais rien de plus grave, de plus doux, ni de plus respectueux”. L'Europe entière adopte la polonaise dans la deuxième moitié du XVIII-e s., le mazour et la cracovienne, dans la première moitié du XIX-e s., ce dont font foi ces noms mêmes qui ont passé dans la plupart des langues européennes. (Quant à la polka, on sait bien qu'elle est d'origine tchèque et non pas polonaise, son nom venant du mot tchèque „pulka” — la moitié). Outre ces danses qui ont pénétré sur l'estrade et sur les parquets des salons européens, il existe une quantité de danses particulières à chacune des provinces historiques de la Pologne. Ce sont des danses populaires: „l'oberek”, „le kouty-wiak”, „la kolomyjka”, diverses danses de montagnards, avec le „zbouinitzki”,

basse et d'un tambour. Skoczylas a représenté dans un de ses bois les mieux venus et le plus généralement connus, une „danse de zbouiniks”. On y voit le fameux brigand de la légende Janosik exécutant un entrechat et bondissant au-dessus d'un foyer, une hachette de montagnard (la „ciupaga”) dans une de ses mains, un pistolet dans l'autre. Une cornemuse (la „kobza”) et un violon l'accompagnent.

La beauté des danses polonaises a frappé aussi les peintres étrangers. Norblin, peintre français qui séjourna et travailla en Pologne pendant la période qui s'étend entre 1774 et 1804, nous a légué l'esquisse d'une polonaise dansée en costumes polonais dans une salle de bal. Gavarni a fixé, dans un de ses charmants dessins, une mazourka, cette élégante variété du mazour, adoptée par les salons.

Cependant, personne n'a manifesté dans ce genre une telle fantaisie, un tel élan, une telle intuition des types, des attitudes, des gestes, des costumes, personne n'eut plus de verve et d'enjouement que Mme Zofja Stryjeńska. C'est elle, plutôt que personne, qui était prédestinée à devenir le peintre par excellence des danses polonaises. Tout l'y portait: sa joie de vivre, toute païenne, dionysiaque, son coloris d'une gaité exubérante, son attrait vers tout ce qui est parure et ornement, son inépuisable fantaisie et sa charmante allégresse. On peut dire aussi que la danse, regardée comme une émanation du désir amoureux, comme un exutoire du trop-plein de l'énergie, du tempérament ou, tout simplement, comme une manifestation d'une joie de vivre élémentaire, a été un sujet qui convenait parfaitement à l'individualité de Mme Stryjeńska. Tous ces traits sont ceux des danses populaires, à quoi viennent s'ajouter encore la richesse pittoresque des mouvements et des gestes, la variété et le chatolement des costumes. Bref, la danse polonaise a trouvé en la personne de Mme Stryjeńska son peintre inégalable.

La danse réapparaît bien souvent dans l'œuvre de Mme Stryjeńska. Les premiers dessins qui ont attiré sur elle l'attention, étaient des vignettes représentant des danses populaires. Ces vignettes contenaient déjà en germe à peu près toutes les qualités de ses créations postérieures. Ce qui y frappait c'était une impétuosité forcée, une dynamique furieuse. On était émerveillé d'y voir, saisis sur le vif, des types polonais, le pittoresque des costumes des paysans et des nobles, une humeur badine, une fantaisie inépuisable.

Quelques années après, parmi les il-

„Noces cracoviennes”) leur ancien caractère rituel, bien oublié aujourd'hui; elle a su remonter, à travers la laïcisation ultérieure de la danse, jusqu'à ses origines les plus reculées, jusqu'à la période où la danse constituait un rite religieux.

Dans une des illustrations de la légende de „Messire Twardowski” (le Faust polonais), c'est un défilé de couples dansant le mazour, dont la vision émerveille

danseuse. Celle-ci est coiffée d'un chapeau de fantaisie et vêtue d'une robe à traîne. Svelte, élancée, fardée, elle met sa petite main dans celle de son danseur en minaudant et en coquetant. Cette polonaise semble illustrer le dernier chant de „Messire Thadée” de Mickiewicz. Quoique la danseuse rappelle plutôt Teli-mena, coquette sur le retour, que la toute jeune Zosia, le danseur, lui, fait bien songer à Podkomorzy, dont „les



STRYJEŃSKA: Polka

le spectateur par la légèreté, la fantaisie et le charme des mouvements.

La partie centrale de l'un des deux triptyques des grands panneaux qui ornaient le pavillon polonais à l'Exposition Internationale des Arts Décoratifs à Paris en 1925, est occupée par des tableaux qui représentent, l'un une danse paysanne, le krakowiak, l'autre une danse de nobles, la polonaise. Voici le couple dansant le krakowiak: le danseur est coiffé d'une sorte de toque à bords carrés, „la rogatywka”, garnie de larges

bottes rouges tranchaient sur le gazon, la „karabela” jetait un vif éclat et la riche ceinture scintillait.”

Ce qui frappe dans les deux danses c'est un caractère mi-fantaisiste des costumes et une humeur joviale, qui se manifeste surtout dans la conception du couple paysan.

Cependant les illustrations des danses populaires, les vignettes représentant les danses de montagnards dans le „Conte d'une bonne femme qui berna le diable”, le mazour dans „Messire Twar-

rités ethnographiques, elle fixe des types et des costumes de danseurs et révèle d'une façon frappante le caractère et la beauté de chacune de ces danses, en en extrayant, si l'on peut s'exprimer ainsi, la quintessence des attitudes des mouvements et des gestes qui la composent. Chacune de ces aquarelles forme à elle seule une pénétrante étude psychologique de tel peuple ou de telle race, parfois même de toute une classe sociale et de toute une époque.

Voici la danse antique des „zbouiniks” du Tatra, exécutée par le montagnard de la légende, tenant une petite hache (une sorte de piolet) d'une main, et un pistolet de l'autre. Et voilà la danse moderne des montagnards qui l'exécutent, vêtus de leurs pittoresques costumes.

Puis, c'est le krakowiak plein de vivacité, de verve, de crânerie. L'homme mûr des panneaux parisiens y prend l'aspect d'un jeune homme, la jeune paysanne aux formes lourdes, un peu vulgaire, s'est transformée en une gentille jeune fille à la taille bien prise. Leurs costumes sont également moins fantaisistes, plus conformes à ce qu'ils sont dans la réalité. Le danseur est coiffé d'une petite toque rouge, garnie de plumes de paon et de rubans de couleur; il porte une large ceinture de cuir, ornée de disques de métal. Sa danseuse a une coiffe, une guimpe et elle porte au cou des colliers de perles de couleur.

La polonaise, elle aussi, s'est transformée en s'écartant de la description classique qu'on en trouve dans „Messire Thadée”. Les danseurs ont changé de place, leurs costumes ne sont plus les mêmes, leurs coiffures insolites ont disparu. Cependant l'essentiel en a subsisté. La danseuse est décolletée et fardée, elle porte de longues boucles d'oreille et une pendeloque au cou, sa taille est prise dans un corps de baleine; une crinoline, des manches bouffantes, un petit éventail à la main, des gants blancs, de petits souliers noirs à hauts talons. Elle tend, avec une pointe de timidité, sa minuscule main à son danseur. Celui-ci, vêtu d'une robe à l'orientale (d'un „kontusz”), ceinturé d'une écharpe lamée d'or, chaussé de bottes de maroquin doré, carresse d'un geste magnifique sa longue moustache grise. Nous sommes là à la limite de deux époques, au moment où le monde „sarmate”, celui de la vieille Pologne, garde encore toute sa sève, en commençant toutefois à s'assimiler la finesse des manières et l'élégance françaises. C'est le moment où „la gent moustachue” s'apprête à céder le pas à „la gent à perruque”.

Et voici la polka dansée dans quelque faubourg, aux sons d'un accordéon. On y sent passer un souffle de joie populaire, corsée de stimulants raffinés de sensualité, émanations des grandes villes. Quelle merveilleuse étude sur le passage

deur et cette gaucherie font des danseurs presque deux marionnettes de bois). Avec cela, les deux danseurs exécutent leur danse dans un recueillement religieux.

Voyez maintenant la „kolomyjka”, si vive et si pleine d'entrain. Le jeune danseur met un genou en terre, faisant tourner sa danseuse autour de lui. La jeune fille, amusée, toute rose, rit gaiment, des rubans de couleur flottant autour de sa tête. Les deux figures des danseurs sont liées l'une à l'autre d'une façon charmante.

Enfin, c'est le „koutywiak”, grave et posé; c'est l'étourdissant „oberek” et la danse des danses, le „mazour”. Le couple de danseurs semble se détacher du sol: le jeune homme secoue sa crinière blonde, la jeune fille lui rit. Elle est belle, ses sourcils sont noirs, ses joues sont roses de joie. Ses tresses, d'un noir bleuâtre, flottent au gré du vent comme de petits pavillons, ses jupes froufroulent. Chacun des deux danseurs emporté par l'élan de la danse, plonge les yeux dans ceux de l'autre. Jamais, je crois, un abandon à la danse, aussi joyeux, aussi proche de l'extase et de l'oubli, n'a été représenté d'une manière plus brillante.



GAVARNI: Mazourka

Ce que les polonaises, les mazourkas, les obereks, les krakowiaks et les kouty-wiaks de Chopin, de Moniuszko, de Wieniawski et de Różycki représentent pour la musique polonaise; ce que les descriptions des danses diverses, faites par Mickiewicz et par Reymont, sont pour la littérature: les aquarelles de Mme Stryjeńska le sont dans le domaine de la peinture: — une splendide glorification des danses polonaises.

Mieczysław Wallis.



NORBLIN: Polonaise

danse des brigands héroïques du Tatra, à leur tête.

La beauté de ces danses attira plus d'une fois l'attention des musiciens, des poètes et des peintres. Les cadences et les airs des danses campagnardes de la Mazovie, de la Kouyavie et de la Petite Pologne inspirèrent quantité de polonaises, de mazourkas, d'obereks, de krakowiaks et de koutywiaks à des compositeurs polonais comme Chopin, Moniuszko, Wieniawski et Różycki. Parmi les écrivains polonais, Mickiewicz a décrit

\*) comp. „Pologne Littéraire”, nr. 6.



Kazimierz Wierzyński

## Amundsens Begräbnis

Die Wässer nehmt, die klatschend gegen seinen Körper rennen,  
Des weissen Bleies Blöcke, die seine Füße ketten,  
Bringt vom Pol ein Körnchen nach Europas Städten,  
Dass Ruhmes ew'ge Flammen über ihm entzünden.

Nicht länger lasst des Flugzeugs Flügel vom Wind zerfasern,  
Die Motore ertrinken, die Propeller schwinden,  
Lasst irgendwo Norwegens Bauern, im Froste glasern,  
Die Maske seines Geierantlitz, in Eis gegossen, finden.

Er spähte mit ihm nach Nähten auf den Erdgerüsten,  
Nach Fäden, die unbekannte Weisheit aufgezogen —  
Es brauste Brausen, wenn er flog, in solchen grossen Wogen,  
Dass alle Winde mit ihm ins Grab hinuntersteigen müssten.

Er rief nicht nach Hilfe, er ging vom Lebensgipfel ab  
Weiser um einen Tod, als alle die da hasten,  
Und bedeckte sich mit einem herrenlosen, fremden Grab —  
Er beharrte, auf des Nordens tiefstem Grund zu rasten.

Dieses Körnchen Pol, es bleibe in den Städten aufbewahrt,  
Damit sein Nordlicht stetig uns ins Auge scheine,  
Dass es erzittere, sich vor Scham beneble, weine:  
Diese Leiche — hier wird heute unsere Grösse aufgebahrt.

Eine Handvoll Schneestaub — dem scharfen Winde zugesellt,  
Eine Handvoll aufgetautes Eis — das in die Erde drang:  
Es geht den letzten Gang in jeder Stadt der Welt  
Der Geist Prometheus', der im ewigen Eis versank.

Uebertragen von  
J. H. Mischel.

Jarosław Iwaszkiewicz

## Vitraux

Sur le vitrail, Tristan parla à belle Yseult:  
„Je vois danser en rond mille lutins joyeux,

Et bientôt le soleil, éclairant nos contours,  
Unira les vitraux dans un baiser d'amour“.

„Le soleil ne peut pas inciter aux baisers,  
Et ses rayons ne sont qu'un réseau irisé,

Or, l'amour n'est pas vrai — il est peint, seulement“  
Parla sur le vitrail belle Yseult à Tristan.

## Fruits

Cerises: précieux, surabondant trésor,  
Lèvres de Sulamith, appas charnus et lourds;

Pêches, capitonées dans leur arôme d'or,  
Qui se laissent tâter tel le plus doux velours;

Poires, fruits trop pervers, bananes, sveltes flèches;  
Melons à l'épiderme immaculé de moire;

Et — suprême saveur, volupté mûre et fraîche: —  
Le calice d'amour au fond des boucles noires.

## Mai

Rouge ardent des pavots. Motif wagnérien.  
Attente de l'été: longue espérance vaine...

Jeunes filles en tulle et quelques lycéens:  
Souvenirs égrenés, monotone rosaire.

Glaces, primeur rosée; fraises, exquis parfum,  
Souvenirs égrenés, monotone rosaire.

Rencontre sur un banc dans le calme jardin,  
Et compagne fidèle: solitude amère.

## Promenade sentimentale

Sur nos trésors la paix pose ses paumes blanches.  
Nous marchons écoutant le sombre appel de l'eau,

Fleurs frêles dont les fronts l'un vers l'autre se penche,  
Sous le froid tôt venu, deux grelottants bouleaux.

Dans les derniers reflets de la lumière blonde  
„Il neige (a dit Samain...) d'adorables pâleurs“.

Le silence, troublant les cristallines ondes,  
Brise contre la grève: arpège sol-mineur.

Traduction de  
Thérèse Koerner.

Etablissements Graphiques B. Wierzbicki &amp; Co, Varsovie

## Nous prions instamment nos lecteurs de bien vouloir renouveler leur abonnement pour le deuxième semestre 1929 (deux francs suisses, administration: Varsovie, Boduena 1)

## En marge du livre de Jan-Topass

„Les nations ne sauraient se parler de cœur à cœur, d'esprit à esprit, que par le truchement des œuvres lyriques ou plastiques nées de leur génie. C'est ainsi qu'ils découvrent le mieux, les uns chez les autres, les particularités de leur âme collective et mettent à nu ses vertus. Puissent mes livres y contribuer tant soit peu, et un de mes buts, le principal, serait bellement rempli“. Placées à la fin du dernier chapitre — intitulé: „En guise de conclusion“ — de son troisième volume, ces paroles de M. Jan-Topass<sup>1)</sup> sont loin d'avoir la fadeur d'un truisme, d'un coup de chapeau banal à l'adresse du lecteur. Et justement parce qu'elles nous arrivent en dernier lieu, c'est-à-dire, quand nous sommes déjà à même de juger toute l'étendue de l'effort donné par l'auteur. Et des résultats de cet effort — chose, en l'occurrence, bien, plus importante... Voyons un peu, si et dans quelle mesure ce but, que M. Jan-Topass déclare s'être proposé, est atteint par lui.

Il ne s'agit, évidemment, que du troisième volume, les deux premiers ayant été déjà précédemment l'objet d'un compte-rendu<sup>2)</sup>. Cette fois-ci le sujet a, en quelque sorte, plus d'actualité aux yeux du lecteur étranger, ne serait-ce que parce qu'il lui est plus familier — contemporain ou presque. M. Jan-Topass nous parle d'une époque intéressante entre toutes, d'une époque aux nombreuses révolutions même artistiques, d'une époque où l'échange international des idées esthétiques se développe prodigieusement, de l'époque: „Du romantisme à nos jours“. Et il est question du romantisme polonais, combien personnel, combien polonais, combien différent de tout ce que fut le romantisme partout ailleurs! Le romantisme en Pologne? „C'est le cri spontané, le chant d'espoir (et de désespoir) d'un peuple en péril, tout en constituant la formule, la phraséologie, la phonétique les plus adéquates à sa sensibilité naturelle et constante, tout en formant son *entéléchie*. Il s'empourpre de la tragédie réelle que le pays a vécue, s'irise de pleurs nostalgiques et — pressenti, appelé de loin, bienfaisant et bienvenu — s'épanouit non pas comme un usage passager, mais comme une vérité attendue. Le romantisme polonais représente, surtout et avant toute chose, l'exaltation du sentiment national — fier du passé, attentif à la beauté ambiante, la cherchant sans cesse, vivante ou morte“. Et c'est en premier lieu la dynamique sentimentale de l'art polonais au XIX-e et au XX-e siècles que M. Jan-Topass, fidèle à sa propre mise au point qualitative du romantisme polonais, met en évidence en donnant une analyse pénétrante, et de la personnalité des artistes — chefs de file, et de la valeur intrinsèque de leurs œuvres maîtresses. Tâche combien passionnante, vu que ce n'est plus l'art en Pologne, mais bel et bien l'art polonais dont l'auteur nous explique les raisons profondes d'épanouissement. Les raisons toutes particulières, ne l'oublions pas, le potentiel du pathétique, de la révolte, du prométhéisme atteignant le sublime de la foi mystique dans ce romantisme polonais qui fut la geste du „Nil desperandum!“ national et qui disait, qui chantait, qui peignait l'épopée de ces insurrections nombreuses, toujours écrasées et jamais vaincues. Est-ce étonnant que — la Pologne restant jusqu'en 1918 rayée officiellement de la liste des nations vivantes — est-ce vraiment étonnant que le romantisme s'y soit maintenu bien plus longtemps que dans tous les autres pays? Que l'œuvre de Wyspiański, de ce dernier génie de la magnifiquement pleiade des romantiques polonais, ait pu naître au commencement du XX-e siècle?! Et que même le maréchal Pilsudski avoue franchement être „romantique — dans les pensées et positiviste — dans les actes“ — pourtant, c'est à lui à que la Pologne doit sa résurrection!

<sup>1)</sup> Art et Esthétique. L'art et les artistes en Pologne. Du romantisme à nos jours. Par Jan-Topass. Paris, Félix Alcan, 1928; p. 176.

<sup>2)</sup> „Pologne Littéraire“, nr. 8.

M. Jan-Topass a donc pleinement raison de répéter avec une insistance persuasive que „ce romantisme est naturel, idoine, inné à l'art polonais, encore que celui-ci ait pris mainte tournure et ait été traversé par tant de courants! Il eut beau s'imposer la contrainte du réalisme (très relatif, du reste, en Pologne) ou mettre sur sa face ardente le voile isiaque du symbolisme, ou se cacher derrière les formules impressionnistes, — les artistes de là-bas seront longuement sinon à jamais romantiques“.

Mais, d'autre part, ce serait une grave erreur que de considérer cet art, comme imbu uniquement du lyrisme patriotique, cela même en peinture, sans parler déjà de la littérature qui, dans les œuvres d'un Mickiewicz, d'un Slowacki, d'un Krasiński ou d'un Zeromski, embrasse les idéals les plus élevés de l'humanité entière. C'est à quoi fait allusion très judicieusement M. Jan-Topass, en parlant de „La vallée des larmes“ de Grotgert, une suite d'admirables compositions avec, comme sujet, les calamités de la guerre, et inspirées de la campagne prusso-autrichienne de 1866.

Encore une erreur, facile à commettre: même enrôlés volontaires au service de l'idée nationale, les peintres ne se contentent pas de chevaucher, de batailler, de souffrir et de maudire tout le long de leurs toiles. Que non! Certes, la vogue des grands tableaux historiques fut extraordinaire et de longue durée, mais, peu-à-peu, la beauté du jour d'aujourd'hui arrivait à éclipser — dans l'imagination créatrice des artistes polonais — le faste de la journée d'hier. Et ceux qui ont eu l'occasion de contempler les plaines polonaises, caractéristiques au possible, d'admirer le pittoresque des costumes paysans, d'assister à la Messe de Minuit dans une église de campagne, de saisir le rythme pictural des danses nationales, en un mot — tous ceux qui sont allés en Pologne comprendront la raison d'être artistique d'une telle évolution; comprendront le besoin, combien naturel chez les peintres, d'aimer et de faire aimer non seulement la beauté spirituelle, mais de même, sinon davantage, — la beauté physique et du paysage, et du peuple polonais. D'autant plus que ce besoin était facile à satisfaire dans les cadres des nouvelles doctrines esthétiques, fort en honneur alors dans l'Europe occidentale et surtout à Paris, doctrines auxquelles, comme le démontre clairement M. Jan-Topass, les artistes polonais ne restaient pas indifférents.

Et c'est ainsi que le lecteur étranger — guidé d'une manière très intelligente et consciencieuse par M. Jan-Topass — est en état d'apprécier les qualités propres à l'imagination des artistes polonais, à leur manière de voir la Nature, au style personnel de leur langage pictural. M. Jan-Topass garde — à quelques rares exceptions près (pas toujours heureuses) — une parfaite objectivité de jugement qui rend son ouvrage d'autant plus précieux. Cette vertu d'impartialité, il la perd pourtant quelque peu dans le chapitre consacré aux artistes de la toute dernière heure, chapitre, écrit plutôt par un critique-essayiste qui donne libre cours à ses sympathies esthétiques personnelles. Il s'en rend bien compte, avouant à la fin de son volume: „Dans le courant du présent ouvrage, j'ai parfois accordé, pour mes démonstrations et mes perspectives, à certains artistes de second plan une place qui pourra sembler trop grande. Toujours au gré de la composition, je n'ai, par contre, peut-être pas prêté une attention suffisante, à des talents de valeur auxquels je tiens à rendre hommage, m'étant efforcé de les mettre néanmoins à leur rang par quelque trait où leur physionomie s'accuse, ou encore par quelque mot d'éloge soulignant leur mérite: que le lecteur veuille bien en tenir compte“. Oui, il est absolument indispensable que le lecteur veuille bien en tenir compte — l'ouvrage important de M. Jan-Topass le mérite pleinement.

Z. St. Klingsland.

## Petite chronique

Une distinction accordée au Président de la République. Le professeur Ignacy Mosicki, président de la République Polonaise, illustre chimiste et technologue, vient d'être promu docteur honoris causa de l'université de Paris.

Un lectorat de diction. Un lectorat de diction qui vient d'être créé à l'université de Cracovie inaugure cet enseignement dans les universités polonaises.

Conférences de M. Baldensperger. M. Fernand Baldensperger, professeur de littérature comparée à la Sorbonne, a donné à l'université de Cracovie, une série de conférences sur les assises de la „Comédie humaine“ et sur Alfred de Vigny.

Conférences du professeur Dyboski. M. Roman Dyboski, professeur de langue et de littérature anglaises à l'université de Cracovie, vient de faire, aux universités américaines, une série de conférences très fréquentées sur la culture et la littérature polonaises.

L'Académie Polonaise des Sciences. Le docteur Kazimierz Kostanecki, professeur d'anatomie descriptive à l'université de Cracovie, a été élu, le 9 mars de cette année, président de l'Académie Polonaise des Sciences. M. Kostanecki prend la succession de M. J. M. Rozwadowski, professeur de linguistique comparée à la même université. M. Rozwadowski a renoncé à ses fonctions à cause de l'état de sa santé.

Nouveaux prix municipaux. La ville de Varsovie a créé trois prix annuels de 15.000 zlotys (env. 45.000 frs.) chacun, pour une œuvre d'art, de littérature et de science. Ce dernier sera décerné chaque année à un travail sur une branche différente de la science. Ainsi, le prix de 1929 ira aux mathématiques, celui de 1920, au droit, celui de 1931, à l'histoire, celui de 1932, aux sciences naturelles et celui de 1933, à la linguistique. La municipalité de Poznań a établi deux prix: le prix littéraire de 7.000 zlotys (env. 20.000 frs.) et le prix artistique de 10.000 zlotys (env. 30.000 frs.). Lwów a fondé deux prix, dont un, le prix littéraire, se monte à 7.500 zlotys (env. 20.000 frs.) et l'autre, également de 7.500 zlotys, pour des œuvres scientifiques. La ville de Łódź a institué un prix littéraire de 10.000 zlotys (env. 30.000 frs.). Parmi ces prix il y en a qui ont déjà été attribués au courant des quelques dernières années (voir „Pologne Littéraire“, nr. 29).

Prix littéraires de la municipalité de Wilno. Le prix littéraire de la municipalité de Wilno se monte à 5.000 zlotys (env. 15.000 frs.) et sera attribué tous les quatre ans. En même temps, la municipalité a institué un prix de 1.500 zlotys (env. 5.000 frs.) qui sera décerné tous les deux ans pour les œuvres écrites dans les langues des habitants de la région de Wilno, autres que la polonaise, notamment en yiddish, en lithuanien et en blanc-ruthénien.

Prix de la ville de Varsovie. Le prix littéraire de la ville de Varsovie de 1929 se monte à 15.000 zlotys (env. 45.000 frs.) a été décerné à l'illustre romancier Wacław Berent. Son chef-d'œuvre est „Les pierres vivantes“, roman dont l'action se passe à la fin du moyen-âge. En même temps, un prix du même montant a été attribué à Pius Weloński, sculpteur estimable de la vieille école.

Prix de la ville de Łódź. Le prix littéraire de la ville de Łódź de 1929 se monte à 10.000 zlotys (env. 30.000 frs.) a été décerné à M-me Zofia Naikowska, romancière de très grand talent. On la surnomme „la Colette polonaise“, quoique son œuvre, tout empreinte d'éléments intellectualistes, garde un caractère parfaitement original et tout particulier.

Prix de la ville de Cracovie. Władysław Orkan, romancier régionaliste renommé, qui emprunte les sujets et les décors de ses romans à la région du Podhalé dans le Tatra, auteur de: „Jadis“ et de „La Peste“, a reçu le prix littéraire de la ville de Cracovie dont le montant s'élève à 2.500 zlotys (env. 7.500 frs.). En même temps, la ville a adjugé un prix de 5.000 zlotys (env. 15.000 frs.) à Stanisław Estreicher, professeur à l'université de Cracovie, pour la continuation de la „Bibliographie polonaise“, œuvre monumentale de son père Karol Estreicher.

Un concours pour une œuvre dramatique. Le jury du concours dramatique du théâtre municipal Slowacki à Cracovie, dont le prix se montait à 10.000 zlotys (env. 30.000 frs.) a distingué les œuvres de trois écrivains polonais de marque: 1) „La surprise“, tragédie moderne de K. H. Rostworowski, auteur acclamé des tragédies: „Judas“ et „Caligula“; 2) „Le printemps des peuples“, drame historique sur l'année 1848, d'Adolf Nowaczyński, publiciste connu, auteur dramatique remarquable; 3) „Samuel Zborowski“, drame historique de la fin du XVI-me s. par Ferdynand Goetel, romancier célèbre, auteur de „Kar-Chat“, „Le pèlerin Karapeta“, „Humanité“ et „Au

jour le jour“. Le résultat du concours suscita une polémique dans la presse cracovienne, mécontente de l'attribution du prix à M. Nowaczyński qui avait jadis tracé dans „La nouvelle Athènes“, un portrait fortement satirique de sa ville natale. Ce qu'il y eut de sensationnel dans cette polémique c'est que quelques-uns des membres du jury y prirent une part très active. „La surprise“ de M. Rostworowski obtint, dès sa première représentation, un très vif succès auprès des critiques.

Un annuaire scientifique. „La Science Polonaise, ses besoins, son organisation et ses progrès“, publiée par la Caisse J. Mianowski, Institut d'Encouragement aux Travaux Scientifiques, contient dans son tome X-me les résultats de l'enquête effectuée auprès de 75 savants, en vue d'étudier les besoins de la science polonaise.

Une nouvelle revue. La première livraison du „Pamiętnik Warszawski“ („Annales de Varsovie“) vient de paraître, sous la direction du grand romancier Wacław Berent.

„L'Art Contemporain“. Une nouvelle revue polono-française „L'Art Contemporain“ vient de paraître à Paris. Elle est consacrée aux nouveaux courants dans l'art.

Sur les Slaves en allemand. „Slavische Rundschau“, berichtende und kritische Zeitschrift für das geistige Leben der slavischen Völker“, revue éditée par le maison d'éditions berlinoise Walter de Gruyter et C-ie, paraît à Prague depuis le mois de janvier 1929, sous la direction de professeur Franz Spina et de Gerhard Gesemann. La partie de la revue consacrée à la littérature polonaise est rédigée par M-me le Dr Iza Saunova.

Mort d'un poète. Antoni Lange, poète distingué et traducteur, est mort à Varsovie le 17 mars 1929, à l'âge de 66 ans.

Mort d'un collectionneur. Feliks Jasiński, collectionneur renommé d'œuvres d'art, est mort à Cracovie le 8 avril de l'année courante. Sa collection de l'art japonais est une des plus riches de l'Europe. Encore de son vivant, il en a fait le don au Musée National de Cracovie, en y ajoutant une précieuse collection de l'art polonais contemporain. Jasiński a publié en français, sous le pseudonyme de Félix, un livre intitulé: „Manggha. Promenades à travers le monde, l'art et les idées“ (Paris 1901, Librairie Vieweg).

Nouvelle édition collective des œuvres de Mickiewicz. Le projet de publier une édition critique définitive des œuvres complètes du plus grand poète polonais est déjà en voie de réalisation. Cependant, en attendant que cette belle entreprise que nous devons à l'initiative de la Diète et à la munificence du trésor de l'Etat soit menée à bonne fin, deux autres éditions nouvelles des œuvres complètes du poète ont paru. Destinées à un public étendu, toutes les deux ajoutent à leur texte un commentaire critique.

Un roman sur le district houiller polonais. „Les ailes noires“, grand roman de M. Juliusz Kaden-Bandrowski, récemment publié et dont le sujet est emprunté à la vie du district houiller polonais, présente quelques analogies avec le „Germinal“ de Zola. Le roman de M. Kaden-Bandrowski a suscité dans la presse polonaise une polémique très animée, particulièrement dans les périodiques socialistes. Il faut en chercher l'explication dans le fait que l'auteur a représenté dans le roman en question quelques personnages marquants du parti socialiste, et leur a décoché quelques traits de sa verve satirique. Les portraits en question rappellent d'assez près les modèles vivants.

**LIBRAIRIE**  
**GEBETHNER et WOLFF**  
**P RIS VI**

123, Boulevard Saint-Germain

Ouvrages et périodiques en toutes langues

Les commandes, pour tous les pays, sont exécutées par retour du courrier

Sur demande envoi, chaque mois — gratuitement — de la liste complète de toutes les nouveautés de la librairie anglaises, françaises, polonaises, etc. classées par matières

Compte P. K. O.  
WARSAWA  
Nr. 190-840

Chèques-Postaux  
PARIS  
Nr. 776-84

Téléphone: Littré 11-69

Adresse télégraphique: GEBOLFF-PARIS

Rédacteur en chef: MIECZYSLAW GRYZDEWSKI  
Editeurs: ANTONI BORMAN et M. GRYZDEWSKI